

PRÉFACE DE JEAN PRUVOST

Il est tout de même rare...

Il est tout de même rare dans une existence de lire – de dévorer serait plus exact – un livre dans lequel, de la première à la dernière ligne, on se découvre en résonance intime avec, d'une part, le sujet qui fait palpiter l'ouvrage et, d'autre part, la manière dont il est tissé.

Il est tout de même rare de s'apercevoir que chacun des mots-clefs d'un livre qu'on préface a profondément marqué votre existence, au point en définitive d'en être la texture même. Lecteur, professeur, auteur, éditeur, chroniqueur, tous ces noms de métier je les ai de fait vécus, avec en réalité un commun dénominateur : le « livre ». Justement l'acteur principal et rayonnant du Porche bleu.

Il est tout de même rare de découvrir que, pour tous les thèmes si chaleureusement et précisément traités par Karin Ueltschi, j'ai naguère éprouvé le besoin de les radiographier à travers l'étymologie des mots qui les font vibrer, dans l'une de mes chroniques radiophoniques données avec ferveur, pour célébrer la langue française. Les retrouver développés ici, sous un autre angle et avec talent, voilà qui est plus que revigorant !

Quel mot domine en tout premier dans pareil ouvrage ? Indéniablement, en passant le « Porche bleu », en pénétrant dans l'univers exaltant, exigeant et prométhéen de l'édition, s'impose ce héros si particulier et si universel, le « livre ». De sa naissance à

son épanouissement entre les mains des lecteurs, le livre reste en effet l'objet d'un parcours souvent périlleux, dans le cadre d'une gestation rarement aisée, heureusement accompagnée par un magicien, l'éditeur, mot phare à également éclairer. Vous remarquerez d'emblée qu'en émule de Karin Ueltschi, je prends bien soin de ne pas évoquer la « mort » des livres. Parce qu'un livre ne disparaît jamais : d'une existence imprévisible et infinie, il peut certes sommeiller un temps, mais nul n'est en mesure de prévoir son réveil. Et il est parfois triomphant.

Vient alors autour du livre à faire naître ce couple singulier que forment l'auteur et l'éditeur. Cependant, avant de les évoquer, un autre mot nous revient en mémoire. Si le livre, comme on le sait, tient son nom de l'écorce, liber, sur laquelle on écrivait avant la découverte du papyrus, il éveille en effet aussi le souvenir d'une chronique où je rappelais un mot qui en dérivait, le « livraire », attesté en 1220. Ce « livraire », d'abord un copiste, fut vite prononcé et orthographié « libraire », encore décrit par Furetière en 1690 comme toute personne « qui imprime, qui vend et qui relie des livres ». Que serait de fait un livre sans les « libraires » à son service ? On le constate, l'univers décrit très finement par Karin Ueltschi est si foisonnant qu'on ne peut s'empêcher de mot en mot d'y accrocher des bouquets lexicaux propres à l'honorer.

Tout aussi central vient donc l'« éditeur ». Et de nous souvenir alors aussi que c'est du latin impérial editor qu'il est étymologiquement issu, en lien direct avec le verbe edere, « faire paraître au jour ». Remonter plus loin encore ne manque pas d'intérêt, car à la source du verbe edere figure ce verbe généreux par essence, dare, « donner ». « Donner vie » à une œuvre, c'est bien en réalité la mission créatrice de l'éditeur. Il y a plus troublant encore : lorsque le mot « éditeur » entre en français, avant 1547, il s'illustre dans une formule éloquente, « l'éditeur du tout », c'est-à-dire Dieu ! Il faudra en réalité attendre 1732, avec le Dictionnaire de Trévoux, pour bénéficier d'une définition presque contemporaine : « Homme d'étude qui a soin de l'édition de l'ouvrage d'un autre. »

Quelle merveilleuse histoire est par ailleurs ici offerte d'un couple d'étudiants fondant une maison d'édition à leur image, exigeante et chaleureuse. On suit leur parcours depuis l'université de Nanterre en admirant la ténacité qu'il a fallu à ces éditeurs dans l'âme pour, contre vents et marées, fonder leur maison au nom si bien choisi, Imago. En vérité, il n'y a pas de plus belle gratitude que celle d'un auteur envers ceux qui ont fait arriver à maturité son livre. Karin Ueltschi incarne intensément cette fidélité tout en offrant avec talent cette description fine de l'édition, enrichie d'anecdotes et de précisions faisant écho à la grande pédagogie qu'elle sait être.

Enfin, plein feu doit être mis sur l'« auteur », dont on n'oublie pas l'origine première, le verbe latin augere, « accroître, augmenter », d'où le substantif qui y correspond, l'auctor, « celui qui accroît, qui fonde ». Aussi lorsque le mot entre en langue française au XII^e siècle, en tant qu'auctor, reste-t-il bien la personne « à l'origine de quelque chose » pendant que, attesté au cours des mêmes décennies, naît l'auctur d'où sera issu le moderne « auteur ». Il s'agit alors de l'écrivain, mais aussi de la personne faisant surgir un récit, tout un univers. C'est un truisme que de le rappeler, mais sans l'auteur, point de livre : l'éditeur qui l'oublierait n'a pas d'avenir. Pas plus que l'auteur qui n'a pas d'éditeur. D'où ces sentiments forts, le plus souvent amicaux, qui s'installent entre l'auteur et l'éditeur.

Il y a bien d'autres mots dont ce livre raconte l'histoire éditoriale de manière captivante, qu'il s'agisse, entre autres, de la fabrication, de la diffusion ou de la distribution, du pacte numérique, du choix des titres, du logo, du catalogue ou des préfaces, en redoutant l'ogre pilon... Sans oublier la gueule de bois éditoriale postsuccès difficile à gérer, ou encore l'édition à compte d'auteur.

En pleine lecture passionnante, il arrive aussi parfois que soudain l'on s'arrête. Pourquoi ? Pour noter un mot qu'on n'avait pas encore rencontré : savez-vous ainsi ce qu'est une mousseline dans le monde de l'édition ? À vous de relever aussi, comme je l'ai fait, ce que sont les repostailles, nichées en toute fin d'ouvrage, juste avant que nous soit offert un superbe « arc-en-ciel de vie d'éditeur ». Belle surprise

aussi que de découvrir au détour d'une ligne, au cœur de l'ouvrage, la maison Honoré Champion qui m'est chère et qui, à la manière d'Imago, a su traverser l'histoire mouvementée de l'édition. Longue vie aux vaillantes et talentueuses petites maisons d'édition !

Enfin, le vif plaisir réside aussi dans des détails qui soudain font jaillir des souvenirs qui nous sont propres. Ainsi, comment l'éditeur-auteur que je suis, fils de professeur de sténographie et de dactylographie, peut-il ne pas être particulièrement sensible à l'évocation d'une « machine à écrire... verte » et des « crayons », que Karin Ueltschi n'oublie pas de situer dans la panoplie de l'éditeur.

Il est tout de même rare... de préfacier un ouvrage qui nous apprend tant de choses sur des sujets qui nous sont quotidiens depuis plusieurs décennies, et qu'on sait très utiles pour quiconque entre dans ce sérail des auteurs, éditeurs, libraires. Et il est tout aussi délicieux, qu'au détour d'une page, se réveillent des souvenirs précis, personnels. Par exemple ici cette salle entière de « machines à écrire vertes » dans la classe de mon père. Et ce crayon taillé aux deux bouts pour les dictées sténographiques, calibrées à « quatre-vingt-dix mots minutes ». Si la mine casse, il faut en effet vite retourner le crayon pour ne surtout pas perdre un mot !

Eh bien, vite lire et relire cet ouvrage et ne pas en perdre un mot, en l'annotant, tant on apprend de choses. Et puis en offrir un exemplaire, à toute personne qui, ayant sous le bras un manuscrit sur papier ou support informatique, un livre à faire naître, franchit un « porche » éditorial.

S'en souvient-on ? Au Moyen Âge, dès le porche d'une cathédrale franchi, le bleu était assimilé à une couleur chaude, comme en témoigne le concile de Nicée en 325. Alors à ne pas oublier : en 2022, c'est la couleur de l'intitulé d'un livre magnifique, chaleureux, précis, indispensable. Merci Karin.

Jean Pruvost

Directeur éditorial des Éditions Honoré Champion

Préambule

On ne fait rien d'utile pour le prochain,
sauf des livres. Jean Dufournet

Si mon nom figure en haut de la couverture de l'ouvrage que tu tiens entre tes mains, cher lecteur, un autre nom s'affiche, à la place qui lui est dédiée depuis les origines, en bas de la même page, en toute discrétion. Cinq lettres, rangées là comme dans une étagère, le nom de la Maison d'édition. IMAGO.

Ses deux fondateurs ne forment à vrai dire qu'une seule personne, un éditeur ; pardonne-moi donc de ne pas toujours bien les distinguer dans mon propos. Ils ont donné leur vie au Livre, et aussi à leurs auteurs, en résistants d'une certaine idée de l'édition, foncièrement indépendants, à la marge des grands complexes. Avec cela, ils n'ont jamais oublié de rêver, sans vraiment s'apercevoir combien tout est extraordinaire dans cette œuvre d'éditeur écrite avec ténacité et comme en cachette, pendant près d'un demi-siècle, à quatre mains.

Alors, suis-moi, lecteur bienveillant, suis-moi, parce que c'est un récit pas tout à fait ordinaire. Un tableau plutôt d'ailleurs, parfaitement impressionniste qui plus est : il ne faudra pas y chercher l'objective précision d'une peinture réaliste, ni en attendre une valeur strictement documentaire. Suis-moi, parce que c'est une belle histoire, et qu'elle parle de livres.

I.

LES TEMPS MODERNES

*L'enfance est certainement plus grande
que la réalité.* Gaston Bachelard

Parmi les images originelles, il y a celles d'un film, *Les Temps modernes* : l'homme rouage d'une machine, l'homme charrié comme une branche de bois mort, l'homme broyé et recraché comme dans les visions infernales d'autrefois : Charlot avalé, entraîné dans les entrailles invisibles d'un corps monstrueux.



Détail d'une affiche du film de Chaplin,
Les Temps modernes (1936).

Il n'y a là aucun espace pour la lumière, à moins justement de déployer toutes ses forces, toute l'intelligence de la ruse pour en sortir par une brèche, ou mieux encore, grâce à une main amie qui vous saisit et que vous ne relâchez jamais plus. On peut alors se trouver capable d'avancer droit devant soi, vers cet horizon où tous les matins du monde le soleil se lève pour venir vous frapper en pleine figure, projetant derrière vous votre ombre ensemble avec tout ce que vous

pouvez charrier de sombre et de pesant : délesté, vous allez enfin de l'avant, « ça y est, je crois que je ne suis plus seul dans la vie¹ » ! Le tout est donc de trouver cette main à saisir pour marcher *en couple*, il et elle, toi et moi *en un*, avec ou sans canne, intrépides et sans jamais regarder en arrière ; on sait combien c'est dangereux, pensez à Sarah qui s'est retrouvée statue de sel, ou Orphée qui a perdu pour toujours son Eurydice : il ne faut pas regarder en arrière !

1. LA CHAMBRE AU PIANO

On peut commencer l'histoire à la fin des années soixante dans un amphi, un de ceux de la toute récente faculté de Lettres de Nanterre, implantée sur ce qui était alors encore la friche d'un ancien terrain militaire cerné de hangars d'aéronautique abandonnés et du bidonville sur le point d'être rasé : au commencement, il y avait « La Folie, Complexe universitaire », et tout était alors possible et ouvert, l'avenir une promesse d'infinis, malgré les édifices effarants, les terrains boueux – le doyen Grappin recommandait aux étudiants de s'équiper de bottes –, et sans éclairage la nuit. On était alors jeune et ardent comme dans un nouveau monde, gorgé d'énergie et d'idées, et on s'autorisait aussi ponctuellement quelques divagations. Ils étaient nombreux à ressentir un besoin impérieux de briser la pesanteur du passé, de tout recommencer *autrement*, comme sur une page toute neuve et blanche. C'était aussi l'époque d'avant le choc pétrolier et les vagues de récession et d'angoisse qui suivraient. C'était à l'automne de 1968.

À ce moment si particulier, un rapprochement s'était fait entre un jeune homme *ténébreux, perdu dans le chaos de son âme*[□], et une jeune fille *au visage émouvant et lumineux*^{□2}. Ce fut à l'occasion

1. Lionel Duroy, *Le Chagrin* (2010), Paris, « J'ai lu », 2011, p. 391.

2. Les citations marquées par □ renvoient aux extraits *verbatim* des manuscrits inédits sommeillant dans les tiroirs de l'éditeur (« il ») : *La Carotte à cheveux blancs*, *Le Catalogue des vestiges* et *La Traversée du jour*.

d'un exposé sur le romantisme allemand ; Nathanaël, le héros singulier de *L'Homme au sable* d'Hoffmann, l'avait inspirée. Alors, le jeune homme, qui se reconnaissait dans ce personnage égaré, avait levé la tête. Leurs regards s'étaient rencontrés véritablement – ils s'étaient croisés bien des fois auparavant sans sortir de l'ombre l'un pour l'autre –, puis un dialogue s'était amorcé qui ne devait jamais plus se tarir.

Ils étaient jeunes comme leur époque, nos futurs héros, sans pour autant prendre part aux *délires politiques* [□] en cours ; ils nourrissaient même une aversion épidermique pour tout esprit grégaire, et le terrorisme intellectuel quel qu'il fût. On n'était pas obligé d'accepter par exemple qu'un individu pût barrer la route à un autre, surtout l'accès à un amphi, ni jeter un piano d'une estrade sous prétexte que ce fût un instrument « bourgeois », contresens et aberration majeure, *imbécillité* sans nom. Car oui, *le grand piano à queue – un magnifique Steinway – fut précipité du haut de la scène et s'écrasa avec un bruit lamentable* [□].

L'image de l'instrument fracassé les avait bouleversés ; tous deux possédaient cette conscience aiguë de la valeur des choses pour avoir un jour tout perdu (pour elle), ou grandi (pour lui) au sein d'une famille nombreuse dans un appartement parisien exigu dans lequel on pénétrait en se faufilant entre *deux grosses bibliothèques bourrées de livres* [□], où l'évier de la cuisine tenait lieu de salle de bains, sans téléphone ni télévision, sans chambre à soi, mais où en revanche l'on avait trouvé une place pour le piano, quitte à se serrer encore un peu plus : l'instrument était coincé entre les lits que l'on déplaçait tous les soirs – la circulation devenait alors quasi impossible – et que l'on repliait au matin. On dormait les uns à côté des autres.

Parfois, à l'abri de l'épaisseur de l'obscurité, une voix se levait. Des souvenirs prenaient corps à la faveur de la nuit : sans doute la voix n'aurait-elle pas pu les livrer aux petits garçons à la lumière du jour. C'étaient des histoires de guerre et de sabotage, de peur et de dysenterie, c'étaient des histoires d'hommes. Et le lendemain,

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface de Jean Pruvost</i>	7
<i>Préambule</i>	11
<i>Devant le Porche bleu</i>	13
I. LES TEMPS MODERNES	17
1. LA CHAMBRE AU PIANO	18
2. LA MACHINE À ÉCRIRE VERTE	24
3. À BEAUREPAIRE	36
4. PÉRIPHÉRIES	46
5. DES PORTES QUI S'OUVRENT	60
6. LE SOURIRE DE DAME FORTUNE	67
II. LE MONDE DES LIVRES	73
1. LES RÈGLES DU JEU	77
2. LE PARI DE L'ÉDITEUR	82
3. HISTOIRES DE FABRICATION	87
4. DIFFUSION ET DISTRIBUTION	98
5. DE LA LIBRAIRIE	112
6. PARAÎTRE	123
7. UNE VIE	132
III. UN CATALOGUE, DES AUTEURS	149
1. DES SCIENCES HUMAINES	151
2. D'UN LIVRE À L'AUTRE	164

3. LE COMPLEXE DE L'AUTEUR	179
4. DES LECTEURS	190
5. L'HONNÊTE HOMME OU DE LA « VULGARISATION » . .	199
6. LE PACTE NUMÉRIQUE	206
IV. LES SECRETS DE L'ÉDITEUR	213
1. UNE PLANÈTE SINGULIÈRE	214
2. LA NAISSANCE D'UN PERSONNAGE	225
3. DU NŒUD PAPILLON	235
4. LE TEMPS DE L'ÉDITEUR	238
5. LE SILENCE DE L'ÉDITEUR	254
6. DES TIROIRS CACHÉS OU L'ÉPREUVE DE L'ÉDITEUR . .	258
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE	265
REMERCIEMENTS	269